

.....
Institut Claude-Nicolas Ledoux

Actes du colloque « Y a-t-il une architecture industrielle contemporaine ? »

.....
*Tenu à la Saline royale d'Arc-et-Senans, les
6 et 7 mai 1999*

5/5



Clôture

*Par François Barré, directeur de l'architecture
et du patrimoine, ministère de la Culture et de
la Communication*

Monsieur le Préfet, Madame la Directrice régionale des Affaires culturelles, Mesdames, Messieurs,

J'essaierai d'aller vite, car nous avons tous des contraintes de train. Je voudrais cependant ne pas oublier des remerciements qui me paraissent indispensables.

Je dois vous dire, pour commencer, combien Catherine Trautmann, ministre de la Culture et de la Communication, a regretté de ne pouvoir venir durant ces deux journées, alors que l'architecture et le patrimoine industriel sont une de ses priorités. Je remercie le président Serge Antoine, son directeur Jean-Pierre Girardier, et exprime ma gratitude au groupe Usinor, pour la manière dont il a participé à l'organisation de ce colloque, et salue la présence de Pierre Bourrier et de Bertrand Lemoine.

Je voulais aussi remercier et féliciter Jean-François Belhoste pour le travail qu'il accomplit en tant qu'historien et chercheur, sous l'autorité de Michel Melot, pour la façon dont il a été, avec Paul Smith, haut-commissaire de l'exposition.

Ce colloque est bienvenu ici, dans cette Saline royale, haut-lieu de l'architecture et de l'industrie, dans une région où la DRAC, les SDAP mais aussi le pays d'art et d'histoire de Montbéliard, font un remarquable travail - on a vu l'indicateur du patrimoine - sur le patrimoine et les sites industriels.

Je voudrais enfin remercier les responsables des tables rondes, Denis Varloot, Jean Attali, Benoît Baron, et dire que, leur présence et leur apport témoignent d'une recherche depuis longtemps entreprise. Et là, je crois qu'il faut faire un salut particulier, d'abord aux Anglo-Saxons qui, les premiers, se sont intéressés à l'archéologie industrielle, et à ceux qui, en France, ont éveillé notre sensibilité. Je pense au CILAC, à Louis Bergeron, à son actuel président, Denis Varloot, et à un certain nombre de personnalités comme Denis Woronoff.

Ces deux journées, je le crois, furent passionnantes, avec parfois des déceptions, et d'autres fois des enthousiasmes. Cela ne peut que nous inciter à continuer.

Je ne reviendrai pas sur les actions exemplaires qu'a déjà décrites Jean-François Belhoste. Je voudrais simplement souligner un certain nombre de faits. Il y a eu création, au ministère de la Culture, d'une cellule du patrimoine industriel dès 1983. Six cent sites sont aujourd'hui protégés, douze départements sont complètement inventoriés. L'Inventaire travaille maintenant dans quinze régions et vingt-six départements. Mais, il y a encore beaucoup à faire et aujourd'hui sept régions n'ont pas de programme de repérage.

En 1995, le préfet Loiseau a remis à Jacques Toubon, qui le lui avait demandé, un premier rapport sur le patrimoine et l'architecture industrielle. Il faisait des recommandations, dont certaines sont importantes :

- mise en place d'une cellule de veille, car trop souvent le patrimoine industriel disparaît sans qu'on ait eu le temps de réagir, en fonction des seules stratégies industrielles ;
- étude de mesures fiscales favorisant la protection du patrimoine industriel privé ;

- partenariat actif - que nous mettons en oeuvre aujourd'hui - avec l'industrie et la DATAR ;

- sensibilisation des industriels, des élus, du monde des ingénieurs, et du milieu scolaire. De ce point de vue, il est important pour nous de mener, avec l'Inspection pédagogique régionale, et notamment avec Jean-Louis Langognet, qui est inspecteur en Franche-Comté, un travail qui a abouti, avec Mmes Hoyet et Raymond, à la publication d'un numéro spécial de « Textes et documents pour la classe ».

Il y a eu, en 1998, la création d'un groupe de travail, que dirige Denis Varloot. Une réflexion y est menée pour établir une liste de sites à protéger, une adaptation des textes législatifs (notamment sur la notion de périmètre), et la mise en oeuvre d'une politique européenne. Il y aura bientôt présidence de la France dans le cadre de l'Union européenne, et création d'un club d'entreprises soucieuses de préserver leur mémoire.

Mais au-delà de cette attention constante portée au patrimoine industriel, l'industrie a depuis toujours constitué une référence essentielle de l'histoire de la modernité en architecture. Le paquebot, le silo, l'automobile furent des emblèmes du Mouvement moderne qui, avec Le Corbusier, rêvait de machines à habiter. L'industrialisation de la construction mit en avant des notions dont on a beaucoup parlé lors de ces deux jours : la modularité, la flexibilité, l'urgence. Prouvé a travaillé un temps avec Renault, Fernand Léger exaltait les constructeurs, Lods et Beaudouin mais aussi Arsène-Henry et quelques autres ont construit des logements modulables. Au-delà du fonctionnalisme, l'industrie a constamment nourri la réflexion architecturale et a même généré une forme de stylistique. L'architecture britannique a notamment développé des expériences formelles extraordinairement fécondes : Archigram, Cedric Price, l'urgence et la vitesse avec Instant City. Aujourd'hui, Rogers ou Grimshaw poursuivent cet exercice. Le Centre Pompidou illustre cette rencontre symbolique.

La beauté mécanique a inspiré une part de l'art du XX^e siècle. Brancusi, Marcel Duchamp, Fernand Léger ont dit leur fascination pour la beauté des pistons. Berndt et Hilla Becher, ont constitué une oeuvre photographique remarquable à partir des chevalements de mines.

Cette conscience-là, qu'il faut apprendre de l'industrie, je crois que nous devons aujourd'hui la prolonger. Il faut réévaluer la maîtrise d'ouvrage privée et inviter les maîtres d'ouvrages dans les écoles d'architecture. Le couple maître d'ouvrage-maître d'oeuvre est essentiel pour l'apparition de toute bonne architecture.

L'industrie fait aussi souffler un esprit d'innovation, de mobilité et de remise en cause des structures. En tant que représentant de l'Etat, je dois dire que l'apprentissage de la mobilité et de la remise en cause des structures ferait beaucoup de bien à l'administration. Quand on voit le travail fait dans la ruche, au Centre technologique de Renault à Guyancourt, et la formation d'équipes projets, on ne peut que saluer l'audace et applaudir à l'adéquation de l'architecture de Valode et Pistre au projet d'entreprise.

Ayant été responsable de la politique architecturale de Renault pendant des années, j'ai pu mesurer combien, l'architecture pouvait être importante. A l'époque, nous avons fait travailler Richard Meier, Claude Vasconi, Norman Foster, Ricardo Legorreta, Jean Nouvel. Ce travail avec l'industrie m'a personnellement beaucoup marqué.

Nous sommes convaincus que l'industrie fait avancer notre manière de vivre ensemble, et qu'elle est source de progrès. L'architecture participe de cette avancée.

Répondant à certain propos, je voudrais dire qu'il n'y a pas d'architectes industriels pas plus qu'il n'y a d'architectes hospitaliers. Il y a de bons et de mauvais architectes, de la bonne et de la mauvaise architecture. Les architectes ici présents - je ne vais pas tous les nommer, et m'en excuser -, Claude Parent, Valode et Pistre, Ripault et Duhart, Ferrier et Gruson, Luc Arsène-Henry, Pascal Rollet, Philippe Samyn, Bruno Hubert, Maurice Nio, et Michel Corajoud pour le paysage, ont montré combien ils pouvaient avoir un dialogue et une implication extraordinaire avec l'industrie.

Il n'empêche - je livre un sentiment personnel - que, si j'ai trouvé la matinée d'hier et celle d'aujourd'hui tout à fait remarquables, je suis resté un peu dépité hier après-midi après avoir entendu certaines d'analyses.

Pardonnez le caractère présomptueux de mon discours, mais je voudrais souligner quelques traits constitutifs de l'architecture en les rapportant à l'industrie et parler très

brèvement de l'identité, de la relation, de la temporalité, de la transformation et des mutations.

L'identité d'abord. Heidegger écrivait que l'homme habite sa langue, habite son langage. La maison de l'homme, ses fabriques, ses établissements – au sens de s'établir - sont évidemment des manières de s'énoncer, et de dire une identité. Les trois exemples prestigieux qui ont été étudiés hier matin définissent une identité de la force productive, génératrice d'un ordre et d'un établissement humain extraordinaire. On peut dire, ironiquement, que Ledoux fut le premier avant Staline et avant Bofill à vouloir des colonnes pour le peuple.

On peut ajouter que cette histoire d'identité fondée sur l'architecture s'est continuée avec les châteaux de l'industrie. Là, comme dans les vingt-cinq sites, présentés dans l'exposition, une volonté d'apparaître s'inscrivait dans une durée, une difficulté, un statut et parfois une violence productive.

La question est aujourd'hui posée de savoir si les industriels éprouvent encore ce besoin de dire leur identité par l'architecture, ou si la généralisation de l'anonymat rend obsolète toute quête d'identité. Après avoir entendu les industriels, je m'autoriserai à faire quelques commentaires. Quand on parle de process, on ne parle pas d'architecture. En tant que directeur du Patrimoine - et sans oublier l'important travail fait par l'Inventaire -, je sais combien nous attachons d'importance au process, combien la présence d'un process innovant est un critère qualificatif pour une décision de protection. Mais parler de process, ce n'est pas parler d'architecture, c'est parler de programme. L'architecture est ailleurs, au-delà. Comme le disait ce matin Luc Arsène-Henry, la technique aujourd'hui nous est due. Si l'architecture inclut le programme, elle l'outrepasse, fort heureusement.

Parler d'architecture, ce pourrait être parler des acteurs. Il est important de dire quel est le rôle du maître d'ouvrage, qui il est, quel individu, quel groupe, quelle collectivité ; quelle est la nature de la demande, et son énoncé ? Est-ce une demande de process ou plus avant d'identité ? Il est nécessaire qu'il y ait un dialogue le plus en amont possible. On n'a pas l'obligation du concours, du Code des marchés publics. Il peut donc y avoir continuité de relation avec l'architecte. Parmi les acteurs, bien sûr, il y a les utilisateurs. Les entend-on ? Que veulent-ils ? Comment s'expriment-ils ? Comment les interroge-t-on ?

L'architecture, ce peut être aussi - pardonnez-moi cette énumération un peu innocente - une question de commodité, de confort, d'ergonomie, de lumière, de beauté, d'émotion, d'image, de fierté, de culture. Les aéroports sont fonctionnels et ils sont beaux. Or, hier, j'ai noté, dans certains discours une souveraineté du diagramme, de la chaîne productive, du process, de la demande absolue de flexibilité, de capacité de bouger, de s'adapter à toute évolution, de neutralité de la boîte et de l'enveloppe, qui m'apparu parfois très éloignée du désir d'architecture.

L'identité, c'est aussi une forme de distinction, au sens où Bourdieu l'entend. Or on a l'impression parfois que l'identité se décline selon des gradations qui vont de la production à la distribution en passant par l'institutionnel et que l'image passe par le produit et la marque plus que par l'entreprise en tant que communauté humaine. Le produit prévaut sur les hommes. Nous habitons aujourd'hui une société griffée. Est-ce un symptôme ou un danger ? Est-ce simplement une tendance ?

Cette situation ne recelle-t-elle pas quelques risques ? Le risque du triple espace et du double langage ? Le triple espace, ce serait une architecture institutionnelle de sièges sociaux ostentatoire, parfois très belle, spectaculaire ; une architecture de la fabrique qui, elle, s'intéresserait plutôt à la modularité, à l'enveloppe et à l'abri, oublieuse parfois de ce qu'est l'architecture dans sa complexité, et puis, un troisième espace, celui du réseau, avec une architecture qui se donnerait à voir comme la marque, comme un signe, une signature. Ceci concerne non seulement l'industrie mais aussi les services. Autrefois, les gares voulaient identifier les villes. Quand on voyait la gare (la gare de l'Est, la gare du Nord, la gare de Metz ou la gare de Lille), on découvrait la spécificité ou, en tous les cas, ce que l'architecte avait voulu exprimer de la spécificité d'une ville ou d'une région. Aujourd'hui, quand on prend le TGV, on ne sait pas où on arrive mais on sait qu'on est dans le réseau TGV. C'est ce qu'on appelle un effet de réseau. C'est quelque chose que l'on peut lire, d'une manière désordonnée dans les entrées de villes.

Le double langage, peut aussi nous interpeller. Dans l'organisation de la division du travail productif, il y a recherche de modularité, d'abri, de neutralité, affirmation parfois stricte et minimaliste des modalités de l'efficacité. Le langage tenu au consommateur est tout autre. Le discours que nous entendons à longueur de rues, de revues, de télévision, nous dit le bonheur, le désir, la séduction, combien nous sommes proches des produits et combien les produits doivent nous servir. Entre cette émotion qui se dit à nous en tant que consommateurs, la réduction parfois de toute architecture au hangar, il y a un écart énigmatique. Rudofsky, on s'en souvient, avait dit la beauté de certaines architectures sans architecte. On peut dire qu'il y a aussi des architectes sans architecture.

La relation : être quelque part, c'est entrer en relation. C'est essentiel. Claude Parent a dit que la Saline d'Arc-et-Senans était davantage le vestige d'une cité idéale que d'un établissement industriel. Cela est très important. On peut dire la même chose du New Lanark de Robert Owen ou du Grand-Hornu. Il y a là, édification simultanée de l'établissement producteur et de la Cité. L'entrepreneur avait le devoir de loger et peut-être aussi de fixer le personnel, mais il lui fallait aussi créer une relation, une forme de citoyenneté nouvelle. Cette utilité sociale de l'entreprise s'inscrit dans le contexte. Une entreprise est toujours insérée dans un système de relations avec un tissu, un contexte, un paysage. L'architecte, à lui seul, ne peut résoudre tous les problèmes. Il est dans une chaîne collective de réflexion et de production, avec les ingénieurs, les entrepreneurs, les économistes, les paysagistes, les urbanistes, etc. A eux tous, ils doivent prendre conscience d'un devoir de bon voisinage, protecteur du paysage et générateur d'insertion.

De ce point de vue, un des exemples qui nous a été montré hier après-midi m'a laissé un peu perplexe. Cette usine Rover implantée dans un magnifique paysage, d'architecture médiocre, et de dessin mièvre, sera, nous a-t-on dit à mettre au rebut dans quinze ans. N'y a-t-il pas là un objet célibataire oubliant la relation à l'environnement ? On connaît tous le texte fameux de Loos dans lequel il dit qu'en général, une maison ne plaît qu'à deux personnes : son propriétaire et son architecte, et que c'est tout à fait regrettable, car, si l'art peut ne plaire à personne - et c'est sa grande liberté -, l'architecture doit plaire à tout le monde, en tous les cas, à ceux qui passent devant, à ceux qui l'avvoisinent, à ceux qui y travaillent, bien évidemment. On doit avoir sans cesse ce souci de la relation. Jacques Péliissard a eu mille fois raison de considérer l'intégration dans le site comme un critère essentiel. Dans l'entreprise en tant qu'établissement humain, en tant que groupe, comme dans l'architecture au service de l'entreprise, il y a, il doit y avoir une culture de l'altérité.

Autre facteur important : la temporalité. Il y a dans nos traditions la conviction que toute architecture s'inscrit dans une postérité et dans une pérennité. Au XX^e siècle on n'a jamais autant construit, jamais construit aussi vite et jamais pour aussi peu de temps. L'architecture industrielle est en outre dans des développements de process, et des nécessités d'évolution qui réduisent encore la durée de vie des bâtiments. Une telle situation appelle des expérimentations. En Suisse, par exemple, il y a aujourd'hui des réalisations d'architecture démontable permettant d'adapter la qualité architecturale à des possibilités de réversibilité sans laisser sur le terrain des friches dont on ne saurait que faire.

Il y a un autre facteur qui joue. Autrefois, dans l'architecture industrielle, les propriétaires, les empires industriels étaient familiaux. Le développement d'une architecture industrielle, c'était le développement d'un patrimoine, au sens d'un bien personnel. Aujourd'hui, l'actionariat n'est plus dans cette temporalité longue de la constitution d'un patrimoine familial, mais dans l'attente des résultats les plus rapides possibles. On a parlé hier des fonds de pension. On voit les PDG remplacés au moindre faux pas. Ce temps court des nouveaux présidents, des nouveaux entrepreneurs, met en crise la vieille temporalité de l'architecture.

Dernier point : transformation et mutations. C'est à vrai dire une autre façon de parler de la temporalité et de la relation.

Il y a aujourd'hui 200 000 hectares de friches industrielles en Europe. Cela veut dire que de plus en plus, la création, ce sera la transformation. Le grand travail des architectes sera dorénavant la réhabilitation et la requalification. Le travail fait par Reichen et Robert pour la filature Leblan à Lille a marqué le début d'une prise de conscience de ce que

pouvait être la réaffectation, avec ce beau bâtiment industriel devenu logement social. Des paysages entiers sont aujourd'hui en attente de réhabilitation.

La flexibilité attendue des bâtiments fait parfois oublier l'architecture, mais elle est une vraie question. Nous devons débattre ensemble de la façon dont on peut conjuguer flexibilité et qualité architecturale.

Je crois - pour parler toujours de transformation et de mutations - que nous vivons une mutation importante dans la mesure où l'usine - M. Markus l'a dit - commence à appartenir à un vocabulaire, à une catégorie du XIX^e siècle. On est entré dans une phase de sécularisation de l'architecture industrielle. Thérèse Evette, a parlé de cette évolution. Il y a de plus en plus un vocabulaire d'espace de travail, où l'on retrouve toujours certains composants comme la rue centrale, l'atrium, le patio, etc., et qui d'une certaine manière, rendent l'industrie à la vie civile.

Avec Denis Woronoff, je pense que l'architecture doit revenir en ville. Je parlais tout à l'heure de la relation à la Cité. Les industriels, les entrepreneurs, doivent retrouver le chemin de la cité et contribuer à sa requalification, à ce grand œuvre que sera pour les années à venir, le renouvellement urbain.

Nous avons donc besoin de parler et de travailler ensemble. Du point de vue patrimonial, on ne peut protéger sans se poser le problème du réemploi. C'est la question préalable. Il ne faut pas protéger pour la volonté et le plaisir de protéger. Encore faut-il qu'il y ait un usage. Un bâtiment sans usage, un bâtiment sans programme, est évidemment une coquille vide, sauf si c'est un exemple d'architecture admirable ou d'un extraordinaire process industriel.

Il faut également s'interroger sur un certain nombre de cas particuliers : les métiers chauds, les hauts fourneaux : Uckange, par exemple. Nous en débattons dans les mois qui viennent.

Nous devons également préserver une culture vive de l'industrie soucieuse de sa propre mémoire. Dans le travail conduit par Denis Varloot, pour créer un Club des entreprises, il y a cette préoccupation de protéger les archives.

Il s'agit donc de travailler ensemble tous ensemble et de fabriquer le futur. C'est, ce que Serge Antoine a fait depuis très longtemps dans cette Saline d'Arc-et-Senans. Les industriels se préoccupent du futur quotidiennement. Avec eux, œuvrons pour que produire soit un gage continu de meilleur environnement et de meilleure architecture.

*